

Prologue

Margaret Williams gara sa voiture devant une imposante grille décorée de têtes de lions. Derrière des murs assez bas, recouverts de lierre, s'étendait un beau parc qui s'inclinait doucement jusqu'à un petit étang, en contrebas.

Au centre de cet écrin se dressait une bâtisse assez grande, construite en pierres brunes du pays, avec une toiture d'ardoise percée de lucarnes. Une tourelle rousse veillait sur cet ensemble. De facture ancienne et apparemment à l'abandon, la demeure s'habillait de superbes roses rouges encore fleuries au mois d'octobre! Veloutées et pulpeuses, abondantes et généreuses, elles étaient la seule vie qui se dégageait de ce tableau. Elles attiraient le regard par le contraste étonnant qui s'établissait entre leur couleur profonde et éclatante, et le bâtiment aux nuances assez sombres auquel elles s'adossaient.

Margaret trouva l'ensemble absolument fabuleux! Un sourire à la fois triste et satisfait détendit ses traits

gracieux. C'était son deuxième séjour à Pompadour, la prestigieuse cité du cheval.

Sa première visite remontait à vingt ans, du temps de ses fiançailles avec Andrews. Elle avait tout de suite su qu'elle reviendrait dans cette belle région de collines boisées, de sources et de ruisseaux, pour y dénicher un jour son second *home*, comme on dit de l'autre côté de l'Atlantique.

Margaret portait une luxueuse veste de fourrure avec un bonnet assorti qui cachait une courte toison bouclée, d'un noir bleuté. Son visage rond, presque poupin, devait tout son charme à ses prunelles d'un brun doré. C'était une Américaine distinguée et sophistiquée. La vie paraissait l'avoir marquée de ses épreuves et cette femme de quarante ans dégageait une bonté séduisante et rassurante. Pourtant, son caractère semblait fort tranché et elle était habituée à obtenir ce qu'elle voulait... Et justement, c'était cette maison qu'elle convoitait. De plus, elle croyait au destin et elle était bien persuadée que cette demeure l'attendait aussi!

Elle poussa sans difficulté le grand portail à la serrure cassée. Les ferrures usées grincèrent. Elle reçut au visage le vent plus froid qui agitait les arbres du parc, un vent au parfum de terre mouillée et de feuilles mortes.

Les lieux étaient aussi beaux que tristes. Elle aperçut à droite une sorte de construction à la peinture défraîchie et aux planches disjointes qui avait dû être un petit kiosque à musique. Nostalgique,

il témoignait seulement des concerts qui n'auraient plus jamais lieu et du temps qui passe.

À gauche, un terrain vague, mangé par le chien-dent, marquait l'emplacement d'un ancien potager. Une brouette en bois délavé, abandonnée sur une pelouse parsemée de folle avoine, contenait une bêche et un râteau à demi rouillés. Sur un des côtés de la maison, on distinguait un bâtiment laissé à l'abandon, qui servait sans doute jadis de haras.

L'or et le cuivre des grands arbres mordorés par l'automne étaient ternis par la brume qui avait étendu son manteau sur l'étang, l'enserrant dans un cocon étrange et irréel. Un sapin de Douglas, sans doute victime d'une tempête, gisait là, foudroyé, silhouette fantomatique dans ce décor de grisaille.

Une allée creusée d'ornières se dessinait malgré les mauvaises herbes envahissantes.

Margaret avança, les yeux fixés sur la haute façade de pierres rousses aux volets fermés. Des ardoises brisées étaient dispersées au sol, comme pour attirer l'attention d'un hypothétique sauveteur. Au rez-de-chaussée, pourtant, elle vit une fenêtre faiblement éclairée. Il n'était que 17 heures, mais le ciel s'assombrissait déjà ; il commençait à pleuvoir.

Au moment de frapper à la porte dont la peinture brune s'écaillait, Margaret hésita. Elle se jugea stupide de venir déranger la femme qui habitait là. Elle allait l'effrayer et ne réussirait pas à expliquer les raisons de sa visite. Auparavant, au village, une commerçante bien intentionnée la lui avait dépeinte comme une

pauvre femme un peu folle et fatiguée, ayant eu trop de malheurs dans sa vie. Elle s'appelait Sylvie.

Une étrange détermination la poussa à frapper malgré tout. Elle attendit longtemps, frappa encore, agacée par ce silence et cette atmosphère sinistre. Ses pieds étaient gelés, elle frissonnait. D'une voix forte, dont l'accent se fit plus évident, elle cria :

— Il y a quelqu'un ? Ouvrez, je vous prie !

Margaret crut entendre parler. C'était très faible. On lui avait dit d'entrer, elle en était sûre. Intimidée soudain, elle tourna la poignée. Le battant s'ouvrit. Un hall plongé dans la pénombre lui apparut avec, au premier plan, sur une commode, un gros bouquet de ces mêmes roses rouges qui l'avaient attirée et charmée en arrivant. Il faisait aussi froid à l'intérieur qu'à l'extérieur.

La voix s'était tue et le silence lui sembla oppressant. Sans ces quelques paroles difficilement audibles, perçues l'instant d'avant, on aurait pu penser la maison déserte. Pourtant elle vit accrochée à la patère de l'entrée, à côté d'un manteau de femme, une grosse veste de daim fourrée de laine. Une paire de bottes en cuir, appartenant à un homme d'après leur pointure, étaient soigneusement rangées à côté d'un bâton de randonnée en bois verni au pommeau frappé d'un J. Ces quelques objets usuels, parcelles d'intimité, l'étonnèrent et la rassurèrent tout à la fois.

Margaret ne pouvait plus reculer. Elle devinait des portes latérales et, au fond, les marches d'un grand escalier. Gênée, le cœur battant d'une joie mêlée

d'angoisse, elle entra. Personne n'était venu à sa rencontre. Le bruit de ses pas résonna sur le dallage noir et blanc.

Une voix s'éleva, plus nette, modulée et tendre, en provenance d'une pièce située sur la gauche :

— C'est toi, Jack? Le thé est prêt, mon amour, viens vite!

Margaret s'arrêta net, stupéfaite. Ainsi, Sylvie ne vivait pas seule. Pourquoi l'épicière ne lui avait-elle rien dit? Un couple habitait cette demeure. Il était évident qu'elle n'oserait jamais demander aux propriétaires de vendre.

Elle eut envie de faire demi-tour. Mais l'atmosphère particulière de cette maison l'envoûtait; elle évoquait à la fois la désolation et la joie. De ne pouvoir s'expliquer cette contradiction l'intriguait. Elle devait aussi avouer qu'elle avait terriblement envie de mettre un visage sur cette voix si douce et amoureuse... D'un pas décidé, elle entra dans ce qui était une vaste salle à manger. La pièce lambrissée avait une allure de havre, avec ses délicates tentures couleur de jade.

Assise devant un guéridon, une tasse de thé à la main, se tenait une femme. Son regard d'un joli bleu de porcelaine semblait fixer Margaret.

Dans la grande cheminée, le feu était éteint. Faisant face à l'âtre, sur une table ronde agrémentée de chandeliers, étaient dressés les couverts pour deux personnes. Une housse recouvrait un meuble que Margaret identifia, à ses pieds galbés, comme une bergère Louis XVI. Elle aperçut une armoire de même style,

une bibliothèque victorienne, un bureau ancien sur lequel se trouvaient un sous-main, une pipe et une blague à tabac.

Les meubles auraient eu besoin d'un bon coup de chiffon, mais chaque détail révélait pourtant le goût du couple qui vivait là. Oui, malgré la poussière, les volets clos, la cheminée éteinte, cette pièce respirait l'harmonie, les effluves subtils d'un bonheur tranquille...

Sylvie – car il ne pouvait s'agir que d'elle – paraissait avoir une soixantaine d'années. Elle possédait une fragilité de porcelaine de Saxe. Elle était encore blonde, malgré les nombreux fils d'argent qui parsemaient ses cheveux coiffés en chignon. Un léger maquillage soulignait ses traits fins. Une robe d'été à la coupe sobre et distinguée moulait son corps menu. Un châle de laine recouvrait cette tenue inadaptée à la saison.

Singulièrement, elle éveilla un sentiment de respect et d'affection chez Margaret.

N'importe quelle personne sensée aurait immédiatement questionné la visiteuse sur son identité et le but de son intrusion. Mais Sylvie se contentait de sourire, son joli visage empreint d'une lassitude infinie.

« Est-ce bien moi qu'elle voit ? », se demanda Margaret. Elle tendit une main gantée.

— Margaret Williams... Je cherchais le haras de M. Bonnier, s'empressa-t-elle d'inventer pour tenter de se justifier.

Sylvie sembla enfin s'éveiller à la réalité. Une ombre craintive traversa un instant son regard. Puis elle observa attentivement la nouvelle venue et déclara d'un ton extasié et étrangement joyeux, comme si l'accent de sa visiteuse était le sésame secret qui dissipait toutes ses inquiétudes :

— Vous êtes américaine, n'est-ce pas ? Asseyez-vous, le thé est brûlant, nous allons le boire ensemble.

Cette invitation brusque dérouta Margaret. Une idée bizarre traversa son esprit : la maison lui avait donné l'impression de l'attendre, sa propriétaire aussi... Elle hésita. Devait-elle rester ? Elle n'arrivait pas à se décider. Cette femme était-elle folle ou simplement excentrique ?

Sylvie montra un siège à sa visiteuse, puis insista en se lançant dans un long discours :

— Faites-moi plaisir. Les visites sont rares. Et mon Jack est toujours parti par monts et par vaux... Heureusement, il rentre tous les soirs. Nous vivons un peu en ermites. Jack travaille pour une compagnie d'assurances et il est contraint à de fréquents déplacements. Lorsqu'il revient, il est un peu fatigué et nous préférons rester en tête à tête. Il sera là dans une petite heure, sans doute. Il ne manquerait pas notre promenade dans le parc ! Nous aimons tant admirer le crépuscule. Aucun crépuscule ne ressemble à l'autre, n'avez-vous pas remarqué ? Mais ce soir, il faudra que je me couvre chaudement. Vous comprenez, j'ai mis une toilette habillée ; aujourd'hui, nous fêtons, Jack

et moi, notre anniversaire de mariage. J'ai préparé un civet de lièvre, c'est le plat préféré de mon mari.

Un agréable fumet de viande mijotée s'échappait de la cuisine. C'était donc cela, cette tenue apprêtée et le joli couvert disposé dans la grande pièce... Le couple fêtait ce jour un événement heureux. Cette femme possédait finalement toute sa raison.

Sylvie poussa la tasse de thé devant son invitée.

— Tenez, buvez, je vois bien que vous êtes transie. Cela vous fera du bien. Vous avez sans doute quelques minutes. Sauf si vous êtes attendue par un mari ou un fiancé? Madame... ou mademoiselle?

Ce fut, à vrai dire, une des seules questions personnelles que devait poser Sylvie à sa visiteuse durant le séjour de celle-ci en Corrèze.

— Mademoiselle..., murmura l'Américaine, le regard soudain voilé de chagrin. J'ai eu un fiancé.

Margaret n'aimait guère parler de ce drame qui avait endeuillé sa jeunesse. Pourtant, cette femme à la voix douce et à la silhouette fragile lui avait d'emblée inspiré confiance.

— C'est lui qui m'a fait découvrir cette région, continua-t-elle lentement. Il se passionnait pour l'équitation. Il est mort à vingt-cinq ans dans un accident de la route. Je suis restée fidèle à son souvenir. Je n'ai jamais voulu me marier. J'ai souvent regretté de ne pas avoir d'enfant, mais j'ai des neveux et des nièces.

Margaret interrompit ses confidences, un peu honteuse de s'être livrée aussi facilement.

Sylvie posa sa tasse. La visiteuse lut dans ses yeux un éclair soudain d'intérêt, comme si ce triste épisode de sa vie, malencontreusement confié, avait fait naître entre elles un courant de sympathie.

— Je vous comprends tant, mademoiselle, dit tout à coup Sylvie d'un ton pensif et chaleureux, les mains cachées sous son châle noir. Vous êtes restée fidèle à votre passion... Je peux le concevoir, car nous nous aimons si profondément, Jack et moi. Oui, notre amour est hors du commun. Vous vous demandez sans doute qui je suis, n'est-ce pas? Au bourg, on a dû vous dire que j'étais folle. Les gens sont médisants. Ils n'aiment pas notre façon de vivre. Nous nous suffisons l'un à l'autre, nous n'avons guère besoin de les fréquenter. Oui, nous vivons autrement... Cette maison est notre refuge, le refuge de notre amour. Je sens que je pourrai vous parler à cœur ouvert: vous avez aimé et souffert. Vous comprendrez, j'en suis sûre, notre histoire. Aujourd'hui, vous voyez, c'est un jour exceptionnel. Nous allons dîner aux chandelles. Mais je serais si contente si vous reveniez demain, à la même heure. J'ai envie de vous parler, car vous m'êtes sympathique. Et puis, vous êtes américaine... Mais j'y pense, vous n'avez peut-être pas prévu de séjourner ici longtemps?

Margaret sourit à son hôtesse. Sylvie avait su éveiller sa curiosité. Elle la trouvait aussi très attachante. Mais cela ne suffisait pas à expliquer le sentiment bizarre qu'elle éprouvait dans cette maison. Une sensation qu'elle n'avait pas éprouvée, elle, la solitaire,

depuis des années : celle que son arrivée était désirée, bienvenue. Quelque chose d'autre aussi, beaucoup plus difficile à formuler... Et puis, elle voulait en savoir plus sur Sylvie, et sur l'histoire de son amour pour Jack.

— J'ai réservé une chambre à Vigeois ! avoua-t-elle. Mon fiancé Andrews et moi aimions beaucoup ce village construit à flanc de coteau. La Vézère est si belle, là-bas. J'en garde un magnifique souvenir.

Sylvie enchaîna :

— Votre pays, l'Amérique, m'est aussi très cher. J'y suis allée, oui, quand j'étais plus jeune... Je vous attends demain ici à la même heure. D'accord, n'est-ce pas ? Jack sera là, avec un peu de chance. Il sera si content de faire votre connaissance. Il est américain, lui aussi...

Margaret se reprocha son indiscretion. Jack allait bientôt revenir et pour rien au monde elle ne voulait troubler l'intimité du couple, un soir comme celui-là. Elle acquiesça et se leva. Puis elle salua aimablement son hôtesse et reprit l'allée qui conduisait au portail. Elle distingua à peine la tourelle ronde de la demeure et les hautes frondaisons du parc. Le domaine était maintenant totalement noyé dans le brouillard automnal.

*

Margaret avait attendu avec impatience l'heure convenue du rendez-vous. Malgré le temps maussade,

après un bon repas à l'auberge de la Marquise, un restaurant réputé de Pompadour, elle avait décidé de partir en promenade. Elle avait mis sa journée à profit pour visiter la région environnante et Lubersac, un bourg pittoresque.

La brume persistait et, comme la veille, il lui sembla entrer dans un autre monde en franchissant le portail du parc. Cette fois-ci, la lumière filtrait dans le vestibule et aux fenêtres de la salle à manger. Sylvie l'attendait sur le perron, emmitouflée dans son châle.

— Entrez vite, mon Jack n'est pas encore de retour. Il rentre si tard, parfois. En attendant, je vais pouvoir vous conter notre histoire, comme je vous l'ai promis.

Elles empruntèrent le vestibule pour rejoindre la grande salle. Sylvie avait fait un peu de ménage, mais la pièce avait toujours cet air de désolation que donnent souvent, aux jours humides et gris, les âtres éteints.

Margaret sourit chaleureusement à Sylvie et répliqua d'un ton enjoué, en laissant libre cours à son accent :

— Oh ! oui, racontez, madame, je suis sûre que cela me passionnera... Mais d'abord, voulez-vous que j'allume un feu, nous serions mieux pour bavarder au coin de la cheminée !

Sylvie haussa les épaules. Avait-elle seulement conscience du froid humide qui régnait dans ce salon ?

— Vous avez raison, chère madame, répliqua-t-elle aimablement. Mais, dans ce cas, allons à la cuisine.

Il y fait bon. Le poêle marche. J'ai préparé une soupe de légumes.

Margaret se leva aussitôt, exaltée par ce qu'elle considérait un peu comme une aventure. Son hôtesse l'imita, mais avec des gestes lents, timides. Les deux femmes traversèrent le couloir, entrèrent dans une petite pièce plus gaie que la grande salle de séjour. Sylvie alluma la lumière.

Des carreaux de faïence ornaient les murs agrémentés de motifs floraux, et les peintures jaunes accentuaient l'impression de chaleur. Une soupe à l'odeur alléchante mijotait sur le coin de la cuisinière. Sur la table se trouvaient deux assiettes creuses. Sylvie les regarda d'un air étrange et, en soupirant, s'installa sur une chaise. La lumière d'une vieille suspension à l'abat-jour d'opaline rose donnait à la frêle sexagénaire un air de jeunesse éternelle et en même temps une sorte de transparence.

Margaret, sans façon, s'assit sur un tabouret, très près du vieux Godin rougeoyant. Elle était prête à y passer des heures, fascinée par Sylvie et l'ambiance insolite de la maison.

— Comme ça, demanda-t-elle, vous êtes déjà allée aux États-Unis. À New York, peut-être ?

La voix de Sylvie frémit pour répondre d'un ton rêveur :

— Non, pas à New York ! En Louisiane...